

AUTEURS FRANCOPHONES EUPIE



EUROPEAN UNION
PRIZE FOR LITERATURE

Emmanuelle Pagano (FR) • Laurence Plazenet (FR)
Isabelle Wéry (BE) • Gaëlle Josse (FR)

Table des matières

Avant-propos.....	5
Auteurs francophones EUPL	
2009 – France	
Emmanuelle Pagano – <i>Les Adolescents troglodytes</i>	7
2012 – France	
Laurence Plazenet – <i>L’amour seul</i>	21
2013 – Belgique	
Isabelle Wéry – <i>Marilyn Désossée</i>	33
2015 – France	
Gaëlle Josse – <i>Le dernier gardien d’Ellis Island</i>	53
Traductions.....	71
Jurys nationaux.....	73

Avant-propos

Le Prix de Littérature de l'Union européenne (EUPL) a été créé par la Commission européenne en 2009 et vise à récompenser des talents nouveaux partout en Europe, ainsi qu'à encourager la circulation d'une littérature européenne vivante, reflet de son époque et de la nécessité de dépasser les frontières nationales et linguistiques afin de nouer des liens entre citoyens européens et promouvoir le dialogue et le respect de la diversité culturelle. Cette littérature nous permet non seulement de mieux nous comprendre mais aussi de mieux saisir le monde qui nous entoure.

Ce prix est un exemple du soutien que nous apportons au secteur du livre et à la diversité culturelle et linguistique en Europe. En 2017 nous célébrons sa neuvième édition, avec la participation de 36 pays.

Il n'est pas toujours facile pour les auteurs européens d'atteindre de nouveaux lecteurs en dehors de leurs pays d'origine. C'est pourquoi le programme *Europe Créative* soutient la traduction et la promotion d'œuvres littéraires européennes au-delà des frontières nationales.

L'Union européenne joue un rôle considérable en la matière en donnant un coup de projecteur à des auteurs européens et en soutenant la traduction de leurs ouvrages.

Par ce prix, nous souhaitons mettre l'accent sur la littérature européenne contemporaine et promouvoir la traduction, l'édition, la vente et la lecture d'œuvres non nationales, qui enrichissent le lecteur en lui offrant des perspectives nouvelles.

De même, la traduction est fondamentale en ce qu'elle permet une plus large diffusion des œuvres littéraires et favorise la compréhension et le dialogue interculturels, qui sont si cruciaux dans le monde d'aujourd'hui.

Je souhaite profiter de cette occasion pour souligner le travail considérable effectué par les trois partenaires du consortium qui organise ce prix, à savoir le Conseil des écrivains européens, la Fédération des éditeurs européens et la Fédération européenne et internationale des libraires. C'est grâce à leur action que les lauréats de ce prix sont promus dans un grand nombre de foires et salons du livre.

En 2017, la Francophonie est l'invitée d'honneur de la Foire de Francfort. On y célébrera le talent littéraire d'auteurs francophones du monde entier. Grâce à cette extraordinaire vitrine, les traductions, notamment vers l'allemand mais également vers de nombreuses autres langues, vont se multiplier.

C'est dans ce contexte que les organisateurs du Prix de Littérature de l'Union européenne ont décidé de consacrer cet ouvrage aux quatre lauréates francophones. Ces quatre auteures, Emmanuelle Pagano, Laurence Plazenet, Isabelle Wéry et Gaëlle Josse, explorent dans leurs romans, les multiples facettes de cette diversité culturelle, qui est la grande richesse de notre continent. C'est en lisant les auteurs de nos voisins européens qu'il nous devient possible de mieux les connaître, de mieux les comprendre et finalement de mieux les apprécier.

Je vous souhaite une bonne lecture en compagnie de nos auteures primées.

Martine Reicherts

*Directrice générale, Éducation, jeunesse, sport et culture
Commission européenne*



©Hélène Bamberger/P.O.L

Emmanuelle Pagano

Les Adolescents troglodytes (2007)

The Cave teenagers

Publishing House **Editions P.O.L**

Biography

Emmanuelle Pagano was born in Aveyron in September 1969. Today she lives in Ardèche, with her three children, born in April 1991, September 1995 and May 2003. She graduated in Fine Arts, and has conducted university research in the field of aesthetics in film and multimedia.

Synopsis

Adèle, the narrator and main protagonist of *The Cave teenagers*, was born with a male body but subsequently underwent surgery to become the woman she now is. The story relates how she returns to her home region and takes a job driving the local school bus. Two lakes are mentioned in the extract. One is an artificial lake under which now lies the farm where Adèle was born and spent her childhood, with her parents and her brother Axel. The other is a natural, volcanic lake where she often goes to spend time on her own. It is beside this lake that the extract opens.

Les Adolescents troglodytes

Emmanuelle Pagano

Chapitre 1

Près du lac il y a un terre-plein où je peux me garer. Au bord un pommier. Les pommes pourries au sol passent sous les roues, s'y collent écrasées et molles. Je descends, j'en ramasse deux, mûres à point. Le jour se place, on y voit à peine, c'est bientôt l'heure, mais j'ai le temps de descendre. De cet espace, mon parking, on ne voit pas l'eau, mais le lac si, on voit bien que les arbres sont en creux, sont en vide au milieu. Les matins tôt le vide est plein de brumes. C'est le trou du lac, le lac, ma pause, ma mer, mon temps.

Je fais souvent cette pause entre mes trajets, avant, après.

On n'est pas vraiment en automne comme les pommes ne le savent pas, on est juste au début de septembre, le jour est encore matinal, mais la rentrée fait tomber des feuilles, ça tout le monde peut le voir, et mes chaussures sont toutes humides d'aube sur ce parking au-dessus de la forêt qui entoure le lac.

Bientôt le jour se fera très en retard, et je ne verrai mes grands que dans leur nuit.

Je m'approche des arbres plus bas, de cette doline d'embrun ou de rien. Je prends le sentier, ce bout de ligne que j'ai tracé toute seule, à force de passer patiemment, ou sans attendre, nerveuse, l'envie d'arriver vite à travers les ramures et le poudrin. Il descend presque insensiblement, avec des griffes

de branches, des froids humides, des odeurs d'eaux, et certains jours des sons lointains de castors, comme à la rivière quand j'étais tout petit. Des frottements qui s'échappent à mes pas, à ma mémoire.

Au bout de mon chemin il y a un bouleau pleureur, long, vieux, courbe, et sous lui mon abri, ovale, étroit, mais confortable. Je m'assois mais le lac, bavant froid entre ses racines, tout gris ou noir, est si bruyant malgré le calme en moi, malgré nos solitudes.

Il n'est jamais tranquille ce lac, c'est un cratère de maar sourd, aveugle aussi, un trou gris, au ressac sonore millénaire. Moins il y voit, moins on y voit, plus il fait son bordel, caverneux.

Le lac de la ferme du fond est tellement plus calme.

Au sol de mon bouleau le lac fait son bruit, permanent, un bruit qui me prend souvent bien avant d'arriver. Il me guide dans le jour encore tout maigre. Un bruit bas et plein, comme si le volcan mort ne l'était pas vraiment.

Je jouais souvent à mourir, quand j'étais petit garçon, je voulais qu'on me pleure. Je me pleurais tout seul, souvent près d'un arbre, dessous ou dessus, comme aujourd'hui dans mon bouleau pleureur, cachée par ses branches fines.

Je mange une des pommes, assise dans mon arbre femelle, les hanches pleines d'eau. Je dis ça, mais je n'ai jamais regardé. Je n'ai jamais pris de fleur de bouleau dans mes doigts pour l'ouvrir et savoir, d'ailleurs je suis pas la seule, je me demande bien qui s'en préoccupe, du sexe des arbres. Je crois bien que le bouleau, c'est pas comme le saule, il a deux sexes, les fleurs

femelles sont plus en haut, sur des rameaux élevés. Je lève les yeux, mais je ne vois rien, ce n'est ni la saison ni le moment. Je ne vois rien qu'une pluie de ramures ternes, je ne vois que du blanc presque bleu, du bleu pâle sale et plongé dans sa tourbière. Il est plus pleureur encore, plus courbe et traînant qu'un saule. J'écarte les ramilles qui m'empêchent de voir la vase à mes pieds. Un mouvement lourd nous borde, et très vite ce sont les vagues profondes. Le lac absorbe toute la lumière, ne renvoie rien, ni regard ni visage, ni jour ou nuage. Je lance mon trognon, et je ne vois pas je ne devine même pas où il retombe. Mon bouleau est bleu comme tous les arbres autour du lac. Peu d'orangé, même en automne, à cause de la présence dominante, imposante, des conifères, pas de vert non plus en été à cause de la baille grise, presque noire, du volcan plein de vide d'eau. Pas de clarté ou si peu en hiver. Ici c'est mon espace bleu sombre. Les arbres ne sont pas traversés par les saisons, à peine noués par le temps et la flotte à force de décennies. Mon bouleau comme le reste est bleu, sali d'hématomes, sans feuille il prend le marine des épicéas, sans âge il prend la forme de l'eau, des larmes, se redresse un peu, avec les feuilles glabres, douces, il se fait border de mousses outremer, mais le lac ne déborde que sur lui-même, et mon bouleau se lave au même endroit à l'eau, à l'air du lac, et moi je suis assise en dessous. À l'étroit. Ma pause.

Je m'arrête là, parce que j'ai besoin du lac et de l'ombre pour me souvenir, pleurnicher sur ma mémoire comme une vieille. La mémoire, il faut la laver et la remplir tous les jours.

Je me cachais, j'allais chercher les coins comme ça, petit garçon, pour trier mes émotions, et ma mère criait mon nom tout près sans me voir, sa voix s'épaississait avant de s'éloigner, revenir, repartir, et finir assez loin pour que je puisse me mettre enfin à penser.

Dans les bois, derrière la voix de ma mère, il y a des années, j'ai entendu une cloche tout près de ma cachette. Je me suis demandé ce qu'elle foutait là cette vache, si loin des premiers prés. J'ai cherché un peu en écartant les arbustes. Mais je cherchais trop haut. Soudain je l'ai vue, allongée, sa masse écrasante, vautrée dans les feuilles humides et fragiles, et de les voir sortir de là, de son corps énorme en tas sur la terre gonflée d'eau, ça me faisait mal. Mais c'était la vache la plus douloureuse de nous. C'était pas une des nôtres, ni des autres, aucune de toutes les vaches que je connaissais, et j'en connaissais vraiment beaucoup, des dizaines. Elle était blanche, sale, et soufflante, pleine de crampes, bruyante. Elle a voulu se lever à cause de moi mais j'ai su la calmer en posant ma main à côté de sa douleur. Appuyer juste ce qu'il faut. Les pieds tendus du veau dépassaient, contraints. La peau de la poche déchirée pendait vide. Trop tard, alors j'ai tiré comme un sourd (sourd à la voix encore présente de ma mère), avec toute ma force de gosse de huit ou neuf ans pour l'aider à vider son veau mort. Il était énorme, comme lourd, trop gros, un veau de hanches solides, un veau de concours. Mes bras glissaient de sang et de boue, de feuilles molles mortes. Je ne suis pas arrivé à le sortir. J'ai voulu courir prévenir quelqu'un, mais non, je n'étais pas sûr d'avoir bien fait. Je n'ai prévenu personne, j'entendais à nouveau mon prénom dans la voix de ma mère et j'ai eu peur de me faire engueuler. Je suis revenu pas trop vite vers la ferme, en essayant de diluer l'émotion qui me tressait des frissons de partout. J'aurais pu chiper la vèleuse, mais je ne savais pas m'en servir et transporter ce truc immense, plus haut que moi, c'était pas possible. Je réfléchissais, je traînais.

Ma mère avait l'air ennuyée à cause des habits sales de forêt. Elle s'est agenouillée pour me dire je vais pas te gronder, j'aime bien quand tu joues dans les bois, mais fais attention

s'il te plaît, je vais pas m'en sortir pour faire sécher le linge avec ce temps.

Le temps chez ma mère ça voulait dire la bruine, la brume, le temps qu'il faisait toujours là-bas mouillé, à la ferme du fond, la pluie, le brouillard ou la neige, ou même la pluie, le brouillard et la neige, mélangés par le vent, le brouillard fait de neige pure à cause de la tourmente, mais aussi tout le temps qu'il faut pour le linge, le ménage et tout ça. Elle nous répétait vous ne savez pas tout le temps que ça prend et c'est déjà l'heure de la traite, ton père a besoin d'aide à l'étable, Axel, et toi, viens m'aider avec le panier s'il te plaît.

Je prenais une poignée du panier, ma mère l'autre, et on montait au grenier.

Personne n'a jamais parlé d'une vache venue vêler, et mourir, pourrir dans les bois de vers chez nous. Je sais comment ça sent vite, les grosses bêtes mortes, mais personne n'a rien dit. Ni moi.

Je l'avais peut-être rêvé, pour m'inventer une excuse, une raison à mes salissures, à mes émotions, une raison pour moi tout seul.

Je me demande si le lac artificiel en recouvrant mon enfance, a remonté ces corps, ou ce qu'il en restait. À moi il m'en reste le souvenir de tout cet effort de sang et de boue, de feuilles mortes avec lesquelles je me suis frotté et mouché après, en pleurant.

Je pleurais beaucoup petit, souvent, et je ne savais pas pourquoi.

Je me suis mise à pleurer pareil, abondamment, après mon opération, quand le premier sentiment au réveil c'était une douleur tellement grande qu'elle débordait de mon vagin à vief et tout neuf jusqu'au ventre de ma mère. J'étais dans les vapes, sous morphine, et je retournais mes souvenirs dans tous les sens. Je portais à bout de bras le corps lourd du veau mort. Je rouvrais les yeux. Et c'était le fœtus si léger, tout étroit dans mes petites mains de petit garçon effrayé, effrayé par ce bébé minuscule, inachevé, par tout ce sang sorti, et l'écho des flaques encore à sortir, par les cris de mon père qui me disait lâche ça, en appuyant de toutes ses forces sur le bassin de ma mère pour essayer stupidement d'arrêter l'hémorragie. Elle avait déjà lâché prise, vidée. On habitait trop loin de l'hôpital, et ma mère avait dit laisse à mon frère qui voulait appeler les pompiers, je sais comment on fait, tu sais bien, c'est pas la première fois, de toute façon ça tourmente trop.

Sous morphine, et sous la douleur qu'elle calmait si mal, je voyais les deux corps, le veau large et mon petit frère, mon petit fœtus violet, nager vivants dans les eaux du lac. Le veau trop massif a coulé. Le petit bout, mon petit frère, ma petite sœur, était comme bercé de gestes sous-marins, il remontait, j'approchais une main dans mon délire, je touchais un bras porté, une jambe menue et bleuie à la surface, une épaule légère et creuse comme du bois flotté.

Je n'aurai jamais d'enfant, c'était ce que répétait mon frère, si tu fais ça, tu n'auras jamais d'enfant. Je venais de faire ça, oui, et c'était tant pis, tant mieux, si je n'aurai jamais d'enfant.

Les bleus d'eaux et d'arbres, ce ne sont pas les mêmes, mais à l'ombre du lac on ne peut pas les séparer.

The Cave teenagers

Emmanuelle Pagano

Translated from the French by Liam Hayes

Chapter 1

Close to the lake there's open ground where I can park. At the edge of it, an apple-tree. The rotten apples on the ground stick to the tyres that crush them to pulp. I get out and pick two that are perfectly ripe. The sun is rising, there is barely any light. I'll have to go soon but I have enough the time to get out. From here you can't see the water but you know the lake is there, beyond the chimera of trees. In the early morning the broad air is full of mist. This is the lake's own space, the lake that is my sea, my time.

I often stop here between runs, before or after.

Though the apples don't know it, it's not yet really autumn, it's just the beginning of September, still early morning, but going back to school makes the leaves fall, everyone can see that, and my shoes are wet with morning dew on the carpark above the forest that surrounds the lake.

Soon the days will shorten and I will only see the older children in the dark of the morning or the dark of the afternoon.

I go down, through the fine drizzle, towards the trees farther below. I could be walking out of a kind of nothingness. I follow the path that I myself opened, sometimes moving slowly along, sometimes hurrying, keen, wanting to get there fast through the boughs and misty haze. The path

slopes gently, branches scratching you as you descend. There are pockets of cold wet air and the smell of water, and some days the sound of beavers in the distance, like along the river when I was small. From my footsteps, from my memory, sounds break and fade.

Where the path ends there's a weeping birch, tall, old, bowed. Underneath it, that's my shelter, an oval space, confined, snug. I sit down but the lake, oozing coldly up between the roots, all grey or black, is so loud despite my inner calm, despite the loneliness we share.

It is never quiet this crater-lake though it is deaf and blind, a grey void, breaking like an immemorial wave. The less it sees, the less visible it becomes. Its loud commotion echoes round.

The lake of the drowned farm is so much more calm.

In the ground under my birch the lake makes its sound, continuous, a sound that often grabs me even before I arrive. It guides me in the wakening day. It is a low, full sound, as if the sleeping volcano was not sleeping at all.

When I was little I often played at being dead. I wanted to be mourned. I mourned for myself, often up a tree, or under a tree, like today in my weeping birch, hidden by its slender branches.

I eat one of the apples, sitting on my female tree, her hips full with water. I say that but I have never looked. I've never taken a birch flower in my fingers to open it and see. I can't be the only one not to do that. I wonder whose job it is to know what sex a tree is. I'm pretty sure that the birch is not like the willow, that it is bisexual, with the female flowers high up, in

the higher branches. I look upwards but I see nothing. This is not the right moment or the right season. I see nothing but a rain of dull foliage, nothing but a white that is almost blue, pale dirty blue sinking into the boggy ground. This birch is even more of a weeper, more bent and drooping, than a willow. I push aside the twigs that obscure the mud at my feet. Some heavy movement stirs all around and suddenly you sense deep waves. The lake absorbs the light entirely, gives nothing back, not a look not a face, nothing of the day, nothing of the clouds. I chuck away the apple-core and do not see, cannot even guess, where it lands. My birch is blue like all the other trees around the lake. The leaves scarcely turn brown even in autumn because of the dark, brooding presence of conifers and in summer there is no green either under the grey emptiness of the dry crater. In winter there is little or no light. This is my dark, blue space. The seasons do not change these trees, time and rain barely touch them. My birch is blue like the surroundings, dirtied by bruises. Bare, she takes on the navy-blue of spruce trees. Ageless, she takes the form of water, of tears. She rights herself a little when her soft, smooth leaves unfold, veiling her in ultramarine. But the lake stays always within itself while my birch bathes in lake-water, breathes lake-air and I am sitting, confined, underneath it, in my place of respite.

I stop here because I need the lake and the shade in order to remember. To remember, and cry alone like the old. Memory – it must be tended to, renewed, every day.

I used to hide, I used to seek out corners when I was a little boy, where I could untangle my motions, and my mother, close by, called my name but didn't see me, her voice growing

louder and then fading, coming back and going away again and at last far enough away for me to finally concentrate on my thoughts.

Once, years ago, in the woods I heard, behind my mother's voice, the sound of a bell right next to my hiding place. I wondered what on earth that cow was doing so far away from the pastures. I poked around for a while pushing back bushes to find her. But I was looking too high up. Then suddenly I saw her, stretched out, her crushing mass thrown down in a heap amid the wet, fragile leaves and the calf's legs emerging. The sight of her great swollen body gave me pain.

But of the two of us it was the cow that suffered more. It wasn't one of ours, nor one of the many cows that I knew, and I knew lots of them, dozens. She was white, dirty, and gasping for breath, wracked with pain and moaning loudly. At the sight of me she tried to rise but I managed to calm her by placing my hand on her, beside where the pain was. I applied just the right pressure. The calf's stiff legs stuck out, wedged tight. The torn placenta hung open and empty. It was too late, but I pulled anyway, not heeding my mother's voice which I could still hear, I pulled with all the strength of an eight or nine-year-old to help relieve her of her dead calf. It was huge, heavy, too big, solidly built, worthy of an agricultural show. My arms glistened with blood and mud, with limp dead leaves. But it was no use. I wanted to run and tell someone, but no, I wasn't sure that I'd done the right thing. I didn't go. I heard again my mother calling my name and I was afraid that I would be in for it. I went back to the farm, taking my time, wanting to get over the emotion that made me shiver all over. I could have borrowed the calving jack without anyone knowing but I didn't know how I could carry such a huge

instrument. It was bigger than myself. Impossible. I tried to think, I lingered, unable to decide what to do.

I thought my mother was angry because of my clothes being dirty from the forest, but she knelt down to tell me she wasn't going to scold me, that she liked it when I played in the woods, but would I please be careful because she would not be able to get the washing dry with the weather the way it was.

For my mother the weather meant drizzles and mists, the abiding wetness of that place, the farm on the valley floor, rain, fog, and snow recurring endlessly, sometimes all mixed together by the wind. When fog freezes in a gale it makes the purest snow. For her the weather was all about getting the washing and housework done. She told us again, you don't know how much time it takes and it's already milking time, your father needs help in the cowshed Axel, and you, come and help me with the basket.

I took one handle of the basket, my mother the other and we went up to the loft.

Nobody ever spoke about a cow that came to calve, and die, and rot in our woods. I know how quickly big beasts start to stink after they die, but nobody said anything. Neither did I.

Maybe I dreamt it to give myself an excuse, a justification for the bad things I'd done, for my emotions, a justification for myself alone.

I wonder whether the artificial lake brought the animals' bodies, or what remained of them, to the surface when it closed over my childhood. For me, I still have the memory of all that effort of blood and mud, and of the dead leaves with which I rubbed myself down and blew my nose in, all the time in tears.

I cried a lot when I was little, often, and I did not know why.

I broke down in the same way after my operation when the first sensation I had when I woke up was a searing pain that seemed to go all the way from my completely new vagina back to my mother's womb. I was in a daze, under morphine, and I went over and over my memories from every angle. I carried at arms' length the calf's heavy, dead body. When I opened my eyes again it had become an ever-so-light foetus, all snug in the little hands of a small scared little boy, scared of this miniscule baby, not fully formed, its blood all over the place and still more of it waiting to flow, and scared by my father shouting at me to drop it while he pushed with all his strength against my mother's pelvis in a hopeless attempt to stop the bleeding.

She had already let go, given up. We lived too far from the hospital and my mother had said no when my brother wanted to call the fire-brigade. I know what I'm doing, she said, you know that, it's not my first time and anyway there's no point.

Under morphine and the pain it failed to relieve I saw the two corpses, the great calf and my little brother, my little purple foetus, both alive, swimming in the waters of the lake. Then the calf sank and the little creature, my tiny little brother, my tiny little sister, cradled by the deep moving water, rose upwards and I reached out in my delirium and touched a tiny arm, a slender leg blue with cold, a shoulder light and flimsy as a scrap of floating wood.

You will never have a child if you have that operation, was what my brother was saying over and over, you will never have a child if you do that. But that's what I'd just done and for good or ill I would never have a child.

The water and the surrounding trees are different shades of blue, and they each endure alone. But in the shadow of the lake you cannot tell them apart.



© Catherine Hélie

Laurence Plazenet

L'amour seul (2005)

Love Alone

Publishing House **Albin Michel**

Biography

Laurence Plazenet was born in Paris in 1968. At five-years-old, she was already a passionate reader, quickly developing her desire to write. A former student at the prestigious Ecole Normale Supérieure, she is a Classic Literature 'agrégée' and holds a Literature PhD. She started her career as a Sorbonne professor, and studied at Princeton in 1994. However, for a long time she was convinced that she didn't have anything to say that was worth being printed. She then worked for ten years on academic papers, feeling she was, at least, useful to literature. She broke the silence in 2005 with *L'amour seul*, published by Albin Michel, then with *La Blessure et la soif* in 2009 and *Disproportion de l'homme*, both published by Gallimard.

A lecturer of French Literature at Paris-Sorbonne, a member of the French National Centre for Scientific Research and the Institut Universitaire de France, and a vice-chair of the Société des Amis de Port-Royal, Plazenet is also currently writing her fourth novel.

Synopsis

Mlle Louise Catherine d'Albrecht is only fifteen-years-old when she meets love. She lost her mother and her father brought her up sternly, with no physical display of affection, while anonymously spoiling her with presents.

Monsieur de Ramon, her tutor, arouses her first physical flutters and becomes her secret lover. At first, Louise is tormented by her feelings but she ends up giving herself, body and soul, to the man who seduced her. When her father forces her to leave the city to return back to the country, Louise is looked after by her young aunt, the austere Mlle d'Ambricourt.

Later, back in Paris, she hopes her lover will find her again, but he fails to return. Full of anxiety and piety, she dedicates her life to her studies and writes her first book. Thanks to this book and her words, Monsieur de Ramon comes back to her. They give their love to each other, an absolute love, until Monsieur de Ramon, feeling old and not worthy of his lover's brightness, decides to leave her while she is pregnant. Later, tragedy strikes when she loses her six-year old daughter, and she sinks into a lonely life, full of memories of her lover and haunting desires. She has a one-way correspondence with her lover, finishing her life in asceticism, sharpened by the ghost of desire and hastening her end by curing victims of an epidemic.

L'amour seul

Laurence Plazenet

1.

Elle avait quinze ans. Elle en paraissait moins.

Elle vivait à l'écart.

2.

Quand sa femme était morte, Monsieur d'Albrecht avait refusé de s'écarter du corps qu'elle avait déserté. Il était resté agenouillé, ses mains jointes à celles de son épouse. Il n'écou-
tait pas les prières des prêtres ni les objurgations de ses domes-
tiques. Il regardait les paupières closes de Madame d'Albrecht. En esprit, il les baisait ; dans la nuit de leur chambre, il cares-
sait ses seins. C'était troquer une obscurité pour une autre.

Deux grands cierges disposés de chaque côté du lit met-
taient à peine une lueur sur ce dernier conciliabule.

Son fils vint parler à Monsieur d'Albrecht. Le jeune homme ne se sentait guère le droit de prononcer les remontrances qu'on lui avait dites. Il se tenait gauchement, les yeux rivés sur le cadavre de sa mère. Le veuf l'ignora. Le garçon attendit un moment, puis il sortit.

La nuit passa.

Au matin, on mena sa petite fille à Monsieur d'Albrecht. Elle marchait à peine. Ses joues étaient roses. Elle ne le diver-
tit pas. Il se leva d'abord avec un mouvement de colère. Puis, il s'immobilisa et il demeura glacé devant l'enfant. Il trouvait qu'elle ressemblait à Madame d'Albrecht d'une façon qui le

saisissait. Elle entrouvrait les lèvres de la même manière. Ses cils battaient à la même vitesse. L'intensité noire des pupilles qu'ils abritaient était identique. La fillette avait éclaté en sanglots. Il avait ordonné, dans un souffle, la bouche sèche, qu'on l'ôtât de sa vue.

Monsieur d'Albrecht était un homme plein de morgue, très instruit, taciturne. Il fuit sa fille. Il commanda qu'elle habitât un corps de logis éloigné de celui où il se tenait lui-même et qu'elle ne parût nulle part. Il restait des semaines, des mois parfois, sans la rencontrer. Un jour d'été, dix ans plus tard, il raccompagnait des hôtes jusqu'à la première cour de sa maison, il entendit à sa gauche, venant d'une galerie suspendue, une voix dont l'intonation était la même qui, toutes les nuits, résonnait encore à ses oreilles. Son ciel se voila. Il fut secoué d'un tremblement. Il gémit. Il fit venir la coupable devant lui. Il la surplombait entièrement. Il voyait la piqure au sommet de sa coiffe. Il ne trouvait pas ses mots. Les autres le dévisageaient. Il se reprit. Sa colère était immense. Il eût voulu battre celle dont les lèvres avaient laissé échapper ce son, ravivant jusqu'à l'extase le tourment qu'il croyait dissimuler au monde.

En cachette, il la comblait.

Il lui faisait tailler des robes de brocart ; au lobe de ses oreilles, il suspendait des perles que la Reine avait désirées. Il lui donna un livre rempli d'annotations de la main de Pétrarque. Elle fut malade et les médecins désespérèrent de la sauver. Il ne la visita point. Quand on lui dit qu'elle avait réchappé, il lui porta des mules brodées qui venaient de Chine et où étaient cousus des diamants. Elle dormait. Il déposa les souliers sans la réveiller sur une chaise basse au pied de son lit.

Mademoiselle d'Albrecht grandit entre sa nourrice, des domestiques qu'elle intimidait et le prêtre qui l'entendait en confession. Dans cette solitude, à peine bougeait-elle, ses jupes bruissaient comme un vol d'oiseau ; la honte la transperçait.

Son bonheur était dans les livres.

Toutes les filles de sa famille étaient bien élevées. Elles étaient si belles qu'il leur fallait beaucoup d'esprit pour se garder d'être vaines et sensibles aux hommes. Louise-Catherine savait le latin, le grec, l'hébreu, l'araméen. Elle avait aussi appris l'italien, l'espagnol et le portugais, qui sont des langues de poètes. Elle déchiffrait l'arabe. Elle aimait les écritures étrangères, les proses rudes et difficiles. Elle regrettait de n'avoir jamais été rompue aux mathématiques, aux astres, à toutes les sciences qui requièrent une application que l'apprentissage des langues et des textes n'exigeait pas d'elle. Dans ce dialogue avec l'inconnu, elle s'éprouvait. Il lui arrivait d'entendre, en lisant, une rumeur qui montait d'elle, bien qu'elle fût incapable d'y repérer un discours intelligible et qu'elle soupçonnât que ce pouvait n'être qu'une simple respiration. Elle était attentive, cependant, à son retour. Elle concevait à ce moment une espèce de joie, vive, brûlante, pareille à un surenchérissement de route sa personne.

Le goût qu'elle avait de la musique, des voix quand elles délaissent la parole pour le chant, frôlait la passion.

Elle allait aux messes basses.

Elle redoutait d'aimer Dieu impurement.

Elle méditait les histoires des saints. On leur coupait les mains. On tranchait leurs langues. Leurs pudeurs étaient déchirées, leurs attachements violés. Ils provoquaient encore leurs bourreaux. L'insolence était dans leur bouche jusqu'aux chagrins, le grand repli des mortifications. D'autres partaient

se taire entre des montagnes de sable. Ils se nichaient sur des colonnes. Ils pleuraient après Dieu. Tant de désordre pour du recueillement la fascinait.

Elle s'ennuyait. Elle avait le vertige de tout ce qu'elle ignorait et qu'elle imaginait qu'elle était vouée à ignorer.

Violente, elle haïssait la violence.

Elle tenait en honneur la chasteté et la tolérance.

3.

Ce fut un éblouissement.

Il s'exprimait avec des inflexions étrangères dont la gravité faisait ressortir, soudain, la suspension du débit, l'allègement du ton, la concentration du sens dans les mots qu'il employait. Son front était haut, la figure allongée, la barbe sombre et fournie. Une raie séparait ses cheveux en deux massifs qui retombaient de chaque côté de la tête, belle, intelligente. Les lèvres, fines, avaient un air de sévérité. Il donnait un sentiment de réserve et de force. La jeune fille nota les plis horizontaux au-dessus des sourcils, ceux qui coupaient le visage entre les ailes du nez et les commissures de la bouche. Les yeux étaient clairs, leur expression pénétrante. Il l'observait.

Il se tenait près de son père ; tous les deux lui faisaient face. Elle s'inclina, le buste raide. Le contre-jour accentua l'ovale des traits, l'étroitesse du corps et des mains.

Elle s'interrogea sur ce qu'elle voyait dans son regard : de la moquerie, de la convoitise, une connaissance d'elle absolue.

Ils furent un long moment sans détourner leurs yeux, presque sans ciller.

Il la désira dans l'instant. Parce qu'elle était interdite et qu'il était improbable qu'elle s'intéressât à lui, parce qu'elle était vierge et qu'elle rougirait quand il la mettrait nue. Elle pleurerait peut-être lorsqu'il la toucherait. Ce spectacle serait le plus beau des plaisirs.

Aguscin Ramôn y Cordoba salua son élève.

4.

Elle connut le visage de son amour.

Love Alone

Laurence Plazenet

Translated from the French by Jessica Alexander

1.

She was fifteen years old. She seemed younger. She lived detached from the rest.

2.

After his wife died, Monsieur d'Albrecht had refused to relinquish the body she had abandoned. He had remained kneeling, his wife's hands in his own. He ignored both the priests' prayers and the rebukes of his servants. He watched Madame d'Albrecht's closed eyelids. In spirit, he kissed them; in the twilight of their room, he caressed her bosom. It was the substitution of one obscurity for another. Two large candles burning on either side of the bed faintly illumined this final tryst.

Monsieur d'Albrecht's son came to speak with him. The young man felt in no position to utter the reprimands he was to convey. He stood gracelessly, his eyes riveted on his mother's corpse. The widower ignored him. The boy waited a moment, then withdrew.

The night passed.

In the morning, Monsieur d'Albrecht's daughter was brought to see him. She was hardly walking. Her cheeks were pink. She did not entertain him. First he rose angrily. Then he froze and remained immobile before the child. He was struck

by the resemblance she bore to Madame d'Albrecht. She parted her lips in the same way. Her lashes blinked at the same speed. The intense black of the eyes they sheltered was identical. The little girl had burst into tears. In one breath, his mouth dry, he had commanded that she be removed from his sight.

Monsieur d'Albrecht was a man full of hubris, well-educated, taciturn. He fled his daughter. He insisted that she reside in quarters far from those he inhabited himself and that she appear nowhere. He went weeks, sometimes even months, without seeing her. One summer day ten years later, while walking guests back to the first courtyard of his residence, he heard, on his left and coming from a hanging veranda, a voice whose contours echoed those that still rang in his ears night after night. A fog descended. A shiver ran through him. He shuddered. He ordered the culprit brought before him. He towered above her. He could see the hollow at the top of her coiffure. He was unable to find words. The others stared at him. He pulled himself together. His fury was incalculable. He would have liked to strike she whose lips had spilt this sound and revived, nearly to the point of ecstasy, the torment he believed hidden from the world.

In secret, he pampered her.

He had brocade dresses fashioned for her; from her earlobes he hung pearls the Queen had coveted. He gave her a book whose margins were crowded with notes written in Petrarch's own hand. She fell ill and the doctors lost hope of saving her. He did not come to see her, not once. When he was told that she was recovering, he brought her embroidered scuffs that came from China and were stitched with diamonds. She was sleeping. Without waking her, he left the slippers on an ottoman at the foot of her bed.

Mademoiselle d'Albrecht grew up in the spaces between her nursemaid, the servants she intimidated, and the priest who heard her confessions. In this solitude, with her slightest movement, her skirts would rustle like the flight of a bird; she was transfixed by shame.

Her happiness lived in books.

All the women in her family were well-mannered. Their beauty required sharp wits to prevent them from growing conceited and susceptible to men's charms. Louise-Catherine knew Latin, Greek, Hebrew, and Aramaic. She had also learned Italian, Spanish, and Portuguese – the tongues of poets. She could puzzle out Arabic. She loved foreign scripts, the difficult and rugged prose. She regretted having never been well-versed in mathematics, the stars, and all the sciences which demanded an assiduity that the acquisition of languages and texts had not required of her. In this dialogue with the unknown, she tested herself. Sometimes, when reading, she would hear a murmur rising from within, although she was incapable of identifying anything intelligible in it and suspected it might be nothing more than her own breath. Nevertheless, she listened attentively for its return. In this moment she experienced a kind of joy – acute, ardent, comparable to an eclipsing of her entire person.

Her taste for music, voices abandoning word for song, was akin to passion.

She went to low mass.

She feared her love for God was impure.

She contemplated the histories of the saints. Their hands were severed. Their tongues were cut out. Their honor was shredded and their attachments ravaged. Still they provoked

those who tortured them. Their mouths were filled with insolence until they were lost to penitence, those deep folds rendered with self-privation. Others left, fell silent among oceans of sand. They nestled atop pillars. They begged for God. So much disorder on which to meditate fascinated her.

She lost interest. All that she did not know and imagined she was fated to never know made her dizzy.

Violent herself, she hated violence.

She prized virtue and tolerance.

3.

It was pure bedazzlement.

He spoke with a foreign inflection whose gravitas would educe, suddenly, a break in the stream of speech, a softening of his tone, a concentrating of sense in his words. His forehead was long, his face elliptical, his beard dark and thick. A part separated his hair into two massifs that settled on either side of his face, itself beautiful and intelligent. His lips, delicate, wore an air of seriousness. His mien suggested reticence and intensity. The young girl took in the horizontal creases above his eyebrows and those that divided his countenance between the sides of his nose and the corners of his mouth. His eyes were clear, their gaze penetrating. He watched her.

He stood near her father; the two men faced her. She bowed with a stiff chest. The light shining from behind accentuated the oval of her features, the straight line of her body and hands.

She asked herself what she was seeing in his gaze: mockery, lust, absolute knowledge of herself.

For a long moment, neither turned away, hardly blinked.

He desired her instantly. Because she was forbidden and because it was unlikely that she was interested in him, because she was chaste and would blush when he stripped her nude. She might cry when he touched her. This sight would be the utmost of pleasures.

Agustín Ramón y Cordoba greeted his student.

4.

She saw the face of her love.



© Alice Piemme

Isabelle Wéry

Marilyn Désossée (2013)

Marilyn Deboned

Publishing House **Editions Maelström**

Biography

Isabelle Wéry is a Belgian actress, theatre director and author. Born in Liège, she studied acting at INSAS in Brussels until 1991. In parallel with her work as an actress with a variety of directors, she writes and creates her own theatre works.

Three times nominated for the Prix de la Critique de Théâtre Belge (for the Seul en Scène category), she received the prize in 2008 for her original theatre piece *La tranche de Jean-Daniel Magnin*.

Her written debut for the stage was with *La mort du cochon*, for which she received her first nomination for the Prix du Théâtre. At the Théâtre de la Vie, she directed her two other texts: *Mademoiselle Ari nue* and *Juke-Box et Almanach. Ceci est mon corps*, based on *La vie sexuelle de Catherine M* by Catherine Millet, is one of her latest creations for the stage. She also wrote *Le Bazar des organes* for the Compagnie SKBL, touring all over France.

She is also the author of the novel *Monsieur René*, an imaginary biography of the Belgian actor René Hainaux, as well as *Saisons culottes amis (Yvette's Poems)*, published in 2010. In 2013, her short story *Skaï* was published as part of a collection of Belgian authors, *Feuilleton*, and her novel *Marilyn désossée* was published in 2013.

Synopsis

Marilyn Turkey writes a novel. Ever since her childhood, she has been fascinated by romantic encounters and inhabited by ideas of duos, complicity, pacts, "love undertakings" and amicable partnerships. While she is writing this novel, she revisits fragments of her life and becomes immersed in the memories of her intimate and explicit encounters.

Marilyn Deboned is a road-movie in three acts: the first act when she is aged between six and eight, the second part as a young adult and the third act in the "here and now". It's the story of an exploration and a digression. What are the diverse forms in which love is embodied? What is this crazy thing that suddenly brings together two creatures for a unique moment? Marilyn's exploration knows no limits. She searches everywhere she feels like, including the world of humans, the world of animals, and the world of plants. Her unusual approach leads her into side paths, ravines, and unexplored corners of existence, experiencing life, "in all its splendour and all its rawness".

Marilyn Désossée

Isabelle Wéry

MON AMOUR,

De la douceur de mes 6-8 ans,

Je t'écris cette première lettre.

Je ne te connais pas encore.

Je ne t'ai jamais vu.

Tu ne te doutes même pas que j'existe.

Mais moi, je veille sur nous.

Je pense à nous.

Je me prépare à t'aimer.

À te marier.

Et à te donner mon corps parfait de femme.

Je t'adore,

Marilyn Turkey.

MON AMOUR,

Soyons clairs.

Je veux une grande robe blanche de mariée.

Dessous, je porterai un body de dentelle blanche qui moulera mon corps parfait de femme. Oui, une espèce de tout juste au corps, un peu comme celui que je porte au cours de gymnastique. Mais celui du cours de gym, je le hais. Il rentre dans mes fesses, et mes jambes de cochon sont complètement nues. Face à mes 2 guiboles à vif, j'ai beaucoup de mal à faire

la roue, le grand écart, les cumulets ; toujours sous ma vue, elles m'empêchent mes mouvements, ma concentration dans un méli-mélo corporel anarchique, battement d'ailes boudins blancs. Pourquoi suis-je obligée de montrer à la classe entière ces parties de mon corps que je te réserve ?...

Pour l'body de dentelle blanche, la sensation sera bien différente. Et puis, d'ici à notre mariage, je n'aurai plus mes jambes de cochon ; pour l'instant, je suis encore un morceau de pâte plasticine ingrate, sans queue ni tête, mais attends de voir, Mon Amour, de voir la suite...

La seule question que je me pose, c'est pour le riz.

J'ai bien observé le riz au mariage de Tante Poupy... Le riz, elle en avait partout jusqu'au trou du but, je suis sûre. T'imagines la nuit d'noces qu'elle a dû passer avec tous ces grains collés, incorporés à son fond de teint, sous ses ongles incarnés, et qui sait, oui, peut-être un tout petit grain de rien di tout osut s'infiltrer là où l'on ne doit pas aller ! Oh, le vulgaire grain de l'Oncle Bent dans sa boîte orange... Qui se faufile au plus doux de toi-même le plus beau jour de ta vie.

Tu vois, je veux être claire avec toi.

Je réfléchis beaucoup.

Le hasard n'aura aucune emprise sur la perfection de notre amour.

Marilyn T.

Une autre lettre : MA MAISON

Tu sais ce que c'est une « tranche milanaise » ?

Tu confonds pas avec « escalope milanaise », hein ?

Non. Une tranche milanaise, c'est un gâteau de glace d'Italy qui a 3 goûts différents.

3 étages, 3 parfums et un sommet parsemé d'éclats de noisettes sucrées.

C'est vraiment délicieux. Je la mange parfois au restaurant des Italyens.

Ben ma maison, c'est une tranche milanaise : 3 étages, 3 parfums et un toit plat où les oiseaux-noisettes viennent se déposer.

Alors :

PREMIER ÉTAGE,

C'est la cave, le garage et la buanderie.

Et pour le parfum, ça pue un peu partout. À cause des eaux des égouts de tous ces tuyaux boyaux qui transpercent le bide de ma maison. On dit que dans les tuyauteries, il y a des serpents qui vivent. On dit que c'est arrivé près de chez moi, qu'un serpent est venu lécher les fesses de quelqu'un assis sur le pot du WC. Tu imagines?... Alors moi quand je suis là peinarde au fond de mon bain, je ne sais pas comment ce qui peut m'arriver. Ce qui incontestablement doit arriver. Ce qui m'ARRIVERA, puisque je ne suis PAS comme tout le monde et que quelque chose d'important VA m'arriver. Je le sens. Je le sais.

Dans la buanderie,

Il y a un congélateur, une machine à laver le linge, un orgue.

Je sais jouer de l'orgue. De toute façon, faire de la musique, c'est ultra simple : il suffit de mettre les doigts aux bons endroits et aux bons moments. Pour quelqu'un d'assez ponctuel et précis comme je, c'est donc assez facile. Et de l'orgue, j'en joue. Surtout l'Ave de Maria. Suis douée pour. C'est vrai. Quand j'en joue, même les poissons du congélateur sont troublés. Je dirais même, impressionnés. Une majesté musicale jaillit de cet orguelet noir et blanc – qui pue lui aussi, une odeur de bouche mal aérée – et éclate en pétards d'émotions trifouillant âme et corps de tout ce qui est en vie. Et l'Ave de Maria, c'est puissant hein. Il paraît que c'est un truc de la religion. Alors mon père m'a dit : « Tu vois que la religion a aussi ses bons côtés ! » Et ça m'a troublée. De vrai. Parce que moi j'étais devenue contre la religion. Et je ne VEUX PAS faire ma communion. À cause du curé. Dans l'église, il dit des histoires qui me donnent envie de pleurer, et quand je pleure, je deviens encore plus faible, et là l'curé, il peut me faire gober tout ce qu'il veut tant j'ai besoin de croire en quelque chose qui me rassure. Oh c'est une lutte interne. Et puis quand il faut toujours être gentille même avec ceux qui sont méchants avec nous... C'est dur quoi ! Ça m'emmerde, ça franchement. Je devrais donner mon stylo préféré à mon frère quand il m'énerve ? ! Mais non. Des claques oui. Au frère, au curé ! Œil pour œil dent pour dent, et je garde mon stylo, et va jouer avec tes autos ! Tête d'hydrocéphale va !

Oui. « TÊTE D'HYDROCÉPHALE ».

Si les eaux font gonfler les tuyauteries du 1er étage, l'eau fait aussi gonfler la tête de mon frère. Pauv' tout petit, i n'a pas d'chance. C'est le médecin qui a dit à ma mère que « l'enfant a une grosse tête ». J'ai bien vu que ma mère n'a pas du tout

apprécié. Moi, j'ai observé mon frère sous toutes ses coutures-jointures, j'ai rien décelé d'anormal. Alors oui, sa tête est bien grosse, mais ça fait pas flotchflotch hein comme une bouée remplie d'eau. Et mon frère pisse normal, pleure normal, bave normal, sue. Mais si le médecin l'a dit...

Mais moi, du tréfonds de la buanderie, j'éructe mes Ave de Maria à la face des 3 étages de ma maison. Et la musique adoucit les demeures... Ma musique adoucit mes sueurs... Ma musique plane dans la tête comme un albatros...

« 8. 9. 8. 6. 8. 9. 8. 6. 11. 9... »

Mon Amour,

Quand tu me tiendras dans tes bras, ce sera fort.

Tu embrasseras de toute ta longueur mon corps de femme...

Ta chair scotchera à la mienne

Comme guimauve.

Nous serons bien.

Un essaim de baisers rouges galopera de par ma nuque ;

Au cœur de tes oreilles gambadera ma grammaire mystère

Que tu n'y comprendras que goutte,

Et je te dirai :

« Cherche, mon petit, cherche ce que je te dis. »

Ton visage ravi tourmenté

Se secouera de petites convulsions divines.

Nous serons bien.

Des élixirs floraux rempliront nos verres.

Ta patte de droite versera, goutte à goutte, les précieux nectars

Au fond de mon bec...

Si je pose ma main ? Si je dépose ma main... Si je la...

Au palpitant de ta gorge... Je... je... je.

Putain. Putain.

AU SECOND ÉTAGE,

Il y a la cuisine.

(Elle est à ce second étage, ce que ma lingette est...)

En haut du meuble haut, des revues automobiles.

Photos de femmes dans autos rouges.

Bocal poisson rouge sur plan de travail.

Son frère, l'autre qui est déjà mort, il s'est suicidé.

Du bocal, hors, il a sauté.

Écrasé au sol comme un jaune d'œuf rouge.

J'ai pleuré.

Le canari aussi est mort.

Échappé de sa cage, on a tenté de le rattraper et a cassé son cou.

Cou cassé.

Mort l'oiseau.

Jaune aussi.

Comme le poisson-œuf.

Je me prépare du thé anglais.

Avec du lait de vache. J'ai trouvé LA cup of tea de mon livre d'apprentissage de l'anglais au fin fond d'une armoire;

tasse oubliée, ovni-tasse anachronique au milieu des tasses à café banales banales. Là, ma cup of tea exhumée de son oubliette, je l'ai fourrée d'eau parfumée à l'herbe et de lait. De lait de vache ben oui. Doucement brunâtre, le liquide s'est fait âcre. Alors, j'ai rêvé toutes les Angledesterres, tous les « Yes with pleasure », toutes les îles britains peuplées de corbeaux noirs-on-dit, j'ai rêvé les nuits de Noël aux dindes truffées, les gâteaux à la menthe et chocolats à l'orange...

« Is Mrs Smith home ?

– No, she's dead. In the little kitchen.

– Colonel Moutard, where is Colonel Moutard ? ? ! »

Quand ma mère arrive, je la pistolette du regard qu'elle me porte à mon thé et à mon Britain qu'elle n'y comprend que dalle. Le lait, le citron, parfum herbacé et âcre... No Mummy, je n'ai pas pris de coke, d'héro ou d'champigno... Citron est pour tea. Lemon tea. Milk tea. Do iou understood. She can't. She cooks. Pure cooking. Pure home.

Le chat est mort lui aussi.

Dur, tout dur, je l'ai touché. C'est moi qui l'ai trouvé. Couché dans sa barquette comme les restes d'une sardine dans son alu.

Alors, je suis là, avec mon mort sur l'estomac. Et qu'est-ce que tu veux faire avec ce corps durci comme pain rassis. Tu restes là, devant lui, tu as juste envie de comprendre d'où ça vient ? où ça part ? et c'est quoi en premier ? Alors, tu lui fourres un doigt dans l'panpanculcul au minou, juste pour faire thermomètre, voir si c'est toujours chaud dans le tunnel. Puis, tu penses qu'il est mort tout solitaire le chat. Tu vérifies s'il avait terminé ou non sa platée. Tu sens s'il pue pas trop.

Puis tu pleures.

Un temps.

Puis tu te demandes ce qu'on va en faire.

Quand la mère arrive, elle met la bête dans la poubelle.

Mon frère et moi, on se rebelle. On sort l'animal du trou d'plastic et on le remet au jour.

On l'enterre.

Comme les reines. Comme les chefs d'état. Comme le Roi des Belges.

On le fait. En grandes pompes.

Mon frère tient son lapin de tissu et regarde le chat de mort.

On sent, l'un et l'autre, que nous vivons un moment déterminant.

Et la vie tourne.

La vie va, et se taisent les minous, les lapins mous.

L'enterrement effectué, j'embarque mon vélo à vif sur les routes.

Oh Mon Amour,

Mon vélo, je l'aime surtout quand on part en pîknîk, Coraly et moi.

On pédale pédale jusqu'à l'autre bout de l'existence, on s'arrête un peu, on sort nos victuailles à même le sol, on mange et s'envole.

Coraly est mon amie rigolote. Avec elle, on peut rêver. Elle dessine hyper bien et son père est architecte. Elle a une grande sœur, un grand frère. Les 2, ils la protègent fort leur Coraly.

Mmmmmmmmh envie d'une grande sœur moi aussi. Le frère, il a une voiture sport rouge décapotable. Elle est minus comme un suppositoire, mais elle file vite que l'éclair au fond des nuits. Il est pas très sympa le frère, et ma mère veut pas que j'aille dans la voiture. Parfois il gueule même qu'il a dû chercher Coraly partout et que sûrement il préférerait avoir la paix et aller aux filles. Moi, il ne me regarde pas. C'est un adulte.

Coraly a aussi un petit chien de conna blonde, un toutou à nœud sur le crâne je le hais. Je le hais qu'elle l'embrasse même avec la langue et moi pas et quand il dort entre elle et moi quand je reste à dormir là-bas je lui pince fort les tasticulettes qu'il comprenne qu'il pue entre elle et moi qu'il s'en aille...

Non, Mon Amour,

Tu n'es pas dans ce chien.

Où es-tu Mon Amour ?

Marilyn Deboned
Isabelle Wéry

Translated from the French by Astrid Howard

MY LOVE,

*From the sweetness of my 6-8 years,
I write this first letter to you.
I do not yet know you.
I have never seen you.
You do not even know that I exist.
But me, I am watching out for us.
I am thinking about us.
I am preparing myself to love you.
To marry you.
And to give my perfect woman's body to you.
I adore you.*

Marilyn Turkey.

MY LOVE,

Let's be clear.

I want a big white wedding dress.

Underneath, I will wear a white lace leotard that will cling to my perfect woman's body. Yes, a sort of xtra second skin, a little like the one that I wear in gym class. But I hate the one from gym class. It bunches up in my bum, and my piggy legs are completely naked. Confronted with my legs in the

air, I find it very difficult to do a cartwheel, the splits, somersaults; always in my sight, they entangle my movements, my concentration in an anarchistic bodily mix-up, in a fluttering of white sausage wings. Why am I obliged to show the whole class the parts of my body that I am saving for you?...

As to the white lace leotard, the sensation will be completely different. And then, by the time we get married, I won't have these piggy legs any more; for the moment, I am still an ungrateful piece of plasticine, without head or tail, but wait and see, My Love, wait and see what is to come...

The only question I have is about the rice.

I carefully observed the rice at Aunt Poupy's wedding... There was rice everywhere even in the brown hole, I'm sure. Can you imagine the wedding night she must have had with all those grains of rice stuck, incorporated into her make-up, under her ingrown nails, and who knows, yes, perhaps a tinynyny little grain that dared to infiltrate there where it shouldn't have! Oh, vulgar little grain of Uncle Bent's in its orange box... Which slips into the softest part of yourself on the most beautiful day of your life.

You see, I want to be clear with you.

I think a lot.

Chance will have no impact on the perfection of our love.

Marilyn T.

Another letter: MY HOUSE

Do you know what a “Neapolitan ice cream” is?

Don’t confuse it with “Neapolitan Opera”, huh?

No. A Neapolitan ice cream is an ice cream cake from Italy which has three different tastes.

3 floors, 3 flavours, its top sprinkled with sugared hazelnut bits.

It’s really delicious. Sometimes, I eat it in restaurants for Italians.

Well, my house is like a Neapolitan ice cream: 3 floors, 3 flavours and a flat roof where the nut-birds alight.

So:

First Floor,

The basement, the garage and the laundry room.

As to the flavour, it stinks, everywhere. Because of the drain water in all the hose-pipes that pierce the belly of my house. They say that there are snakes that live in the pipes. They say that it happened in my neighbourhood that a snake came and licked the bum of someone who was sitting on the pot. Can you believe that... ? Well, when I’m lying cushy in my bath, I don’t know how what could happen to me. What unavoidably will happen to me. It WILL HAPPEN to me because I am NOT like everyone else and something important IS GOING to happen to me. I can feel it. I know it.

In the laundry room,

There is a freezer, a washing machine, an organ.

I know how to play the organ. Anyhow, to make music is super easy: you just have to put your fingers in the right places at the right times. For someone who is fairly punctual and precise like I, it is thus relatively easy. And so, I play the organ. Especially the Ave of Maria. I'm made for it. It's true. When I play it, even the fish in the freezer are troubled. I would even say, impressed. A musical majesty comes out of this black and white organette – which also stinks, like a musty mouth – and explodes with fireworks of emotion playing with the body and soul of all that is alive. And the Ave of Maria, it's powerful, you know. Apparently, it's a religious thing. So my father said, "You see, religion also has its good sides!" That confused me. It's true. Because I'd turned against religion. And I DO NOT want to make my confirmation. Because of the priest. In church, he tells stories that make me want to cry, and when I cry, I become even weaker and then the priest, he can make me swallow anything he wants because I need so much to believe in something that reassures me. Oh, it's an internal fight. And then you always have to be kind even to those who are mean to you... It's hard! It pisses me off, frankly. I should give my favourite pen to my brother when he's bugging me? No way. Punch him, yeah. My brother and the priest. An eye for an eye, a tooth for a tooth, I'll keep my pen, and you go play with your cars! Hydrocephalus head!

Yes. "HYDROCEPHALUS HEAD".

If the water makes the pipes on the first floor swell, the water also makes my brother's head swell. Poor li'l guy, he's so unlucky. It was the doctor who said to my mother that "the child has a big head." I could see that my mother didn't like that at all. Me, I have examined my brother along all his suture-seams, and I have not seen anything abnormal. Yes,

his head is very big, but it doesn't go swish-swosh, huh, like a buoy filled with water. And my brother pisses normal, cries normal, drools normal, sweats. But if the doctor said...

And me, in the bowels of the laundry room, I belch forth my Ave of Marias in the face of the 3 floors of my house. And the music soothes the savage breasts... My music soothes my savage sweats... My music floats in the head like an albatross...

“8. 9. 8. 6. 8. 9. 8. 6. 11. 9...”

My Love,

When you will clasp me in your arms, it will be magnificent.

The whole length of your body will embrace my woman's forms...

Your flesh will stick to mine

Like marshmallow taffy.

It will be good.

A swarm of red kisses will gallop around my neck;

In the inner recesses of your ears, my mysterious grammar will gambol

Of which you will understand nothing,

And I will say to you,

“Search, my boy, search for what I am saying to you.”

Your delighted, tormented face

Will shake with divine little convulsions.

It will be good.

Floral elixirs will fill our glasses.

Your right paw will pour, drop by drop, the precious nectars

Deep into my gullet...

If I put my hand? If I put my hand on... If I put it...

On the throbbing of your throat... I... I... I...

Fuck. Fuck.

ON THE SECOND FLOOR,

The kitchen.

(It is to this second floor, what my panties are to...)

High on the high kitchen cabinet, car magazines.

Photos of women in red cars.

Goldfish bowl on the counter top.

His brother, the one who is already dead, he committed suicide.

Out of the bowl, he jumped.

Squashed on the floor like a red yellow yolk.

I cried.

The canary is also dead.

Escaped from its cage, we tried to catch it and broke its neck.

Broken neck.

Bird dead.

Also yellow.

Like the fish-yolk.

I prepare myself some English tea.

With cow's milk. I found THE "cup of tea" from my "How to Learn English" book at the back of a cupboard; forgotten cup, anachronistic ufo-cup in the middle of the common, common coffee cups. There, my "cup of tea" exhumed from its forgotten corner, I filled it with water flavoured with the herb and milk. Cow's milk, yes. Gently brown, the liquid became bitter. Then I dreamed all the Anglesmen, all the "Yeswithpleasure", all the Britains isles peopled with black crows they say, I dreamed the Christmas nights with stuffed turkeys, mint cakes and chocolates with orange...

"Is Mrs. Smith home?"

"No, she's dead. In the little kitchen."

"Colonel Mustard, where is Colonel Mustard? ? !"

When my mother arrives, I gun her down with the look she gives my tea and my Britain that she doesn't understand at all. The milk, the lemon, the smell herbaceous and bitter... No, Mummy, I didn't take coke, or hero, or 'shrooms... Lemon is for tea. Lemon tea. Milk tea. Do iou understood. She can't. She cooks. Pure cooking. Pure home.

The cat is also dead.

Hard, very hard, I touched it. I was the one who found it. Lying in its basket like the remains of a sardine in its tin.

So, there I am with my dead lying in the pit of my stomach. And what do you want to do with this body hardened like stale bread. You sit there, in front of it, all you want to do is to understand where does it come from? Where does it go? What was it in the beginning? Then you stick your finger in the pussy's bumbum, just to do like a thermometer, see if it's still warm inside the tunnel. Then you think, he died all alone,

the cat. You check if he finished his food or not. You can smell that he doesn't stink too much.

Then you cry.

Time passes.

Then you wonder what's going to be done with him.

When your mother arrives, she puts the animal in the trash bin.

My brother and I, we rebel. We take the animal out of the plastic hole and we bring him back into the light of day.

We bury him.

Like the queens. Like the heads of state. Like the King of the Belgians.

We do it. With great ceremony.

My brother holds his cloth rabbit and looks at the dead cat.

We feel, both of us, that we are living a decisive moment.

And life goes on.

Life goes on and silences the pussycats and the limp rabbits.

The burial done, I take my bike by storm onto the road.

Oh My Love,

My bike, I like it best of all when we go on a piknik, Coraly and me.

We pedal pedal till the other end of existence, we stop for a little while, we put our victuals on the ground, we eat and fly.

Coraly is my funny friend. With her, you can dream. She draws super well and her father is an architect. She has a big sister, a big brother. Both of them do everything to protect their Coraly. Mmmmmmmmmh I want a big sister too. The brother, he has a red convertible sports car. It is as mini as an enema, but it speeds lightening into deep night. He is not very nice, her brother, and my mother doesn't want me to go in his car. Sometimes he screams that he had to look for Coraly everywhere and that surely he would prefer to be left in peace and go with girls. Me, he doesn't even see me. He's an adult.

Coraly also has a little blond bimbo's dog, a doggy with a bow on its head I hate it. I hate it that she kisses him with her tongue and not me and when he is sleeping between her and me when I sleep over I pinch his tasticulettes hard so that he knows that he stinks between me and her so that he will go away...

No, My Love,

You are not in this dog.

Where are you My Love?



© Xavier Remongin

Gaëlle Josse

Le dernier gardien d'Ellis Island (2014)

The Last Guardian of Ellis Island

Publishing House **Notabilia – Éditions Noir sur Blanc**

Biography

Having started out as a poet, Gaëlle Josse's debut novel, *Les heures silencieuses* (*The Quiet Hours*) was published in 2011. It was followed by *Nos vies désaccordées* (*Our Out of Tune Lives*) in 2012 and *Noces de neige* (*Snow Wedding*) in 2013.

All three books won several prizes, including the 2013 Alain-Fournier Prize for *Our Out of Tune Lives*. *The Quiet Hours* has been translated into several languages, and a film adaptation of *Snow Wedding* is in progress. After several years in New Caledonia, Josse now lives and works in Paris. *Le dernier gardien d'Ellis Island* (*The Last Guardian of Ellis Island*) was awarded with the Grand Livre du Mois Literary Prize last autumn.

Synopsis

New York, 3 November 1954. In five days, the immigration station on Ellis Island, which all immigrants from Europe since 1892 have had to pass through, will close its doors. Alone in this huge deserted space, John Mitchell, an officer of the Bureau of Immigration, is both a watchman and a prisoner of this tiny island in the Hudson River facing Manhattan. A few days before he has to leave, Mitchell feels the need to free himself from the memory of several events in his life at Ellis, so he starts a diary. Until...

Two women, two boats, two stories that have left their mark on his life: Liz, his beloved wife, and Nella, the Sardinian immigrant with a strange past. Other ghosts emerge from that time of memory and soul-searching: Lazzarini, the Italian anarchist; Kovacs, the Hungarian writer, a communist dissident fleeing the regime in Budapest with his wife; Brian, the friend from his Brooklyn childhood, and many others.

Remorse, transgression, duty, loss, loneliness, exile... as well as emotion, love and sincerity: John Mitchell looks back over the course of his life and an era of North American history.

Le dernier gardien d'Ellis Island

Gaëlle Josse

Pendant quarante-cinq années – j'ai eu le temps de les compter –, j'ai vu passer ces hommes, ces femmes, ces enfants, dignes et égarés dans leurs vêtements les plus convenables, dans leur sueur, leur fatigue, leurs regards perdus, essayant de comprendre une langue dont ils ne savaient pas un mot, avec leurs rêves posés là au milieu de leurs bagages. Des malles, des cantines, des paniers, des valises, des sacs, des tapis, des couvertures, et à l'intérieur tout ce qui reste d'une vie d'avant, celle qu'ils ont quittée, et qu'ils doivent, pour ne pas l'oublier, garder dans un lieu fermé au plus profond de leur cœur afin de ne pas céder au déchirement des séparations, à la douleur de se souvenir des visages qu'ils ne reverront jamais. Il faut avancer, s'adapter à une autre vie, à une autre langue, à d'autres gestes, à d'autres habitudes, à d'autres nourritures, à un autre climat. Apprendre, apprendre vite et ne pas se retourner. Je ne sais pas si pour la plupart d'entre eux le rêve s'est accompli, ou s'ils ont brutalement été jetés dans un quotidien qui valait à peine celui qu'ils avaient fui. Trop tard pour y penser, leur exil est sans retour.

Je me souviens de ce jour, il y a de nombreuses années maintenant, où le sens de quelques phrases, inscrites en moi depuis l'enfance, m'a été révélé en un instant, un peu à la façon d'un objet que l'on croit inutile, mais que l'on garde sans savoir pourquoi au fond d'une poche, et qui un jour montre son utilité.

*Sur les bords des fleuves de Babylone,
nous étions assis et nous pleurions,
en nous souvenant de Sion.*

*Aux saules de la contrée
nous avons suspendu nos harpes.*

*Là, nos vainqueurs nous demandaient des chants,
et nos oppresseurs de la joie :
Chantez-nous quelques-uns des cantiques de Sion !*

*Comment chanterions-nous les cantiques de l'Éternel
sur une terre étrangère ?*

Ce psaume de l'exil m'est revenu en mémoire avec une étonnante précision, de façon abrupte, et j'ai eu l'impression de heurter en pleine nuit un obstacle dans un couloir, et de me souvenir alors de sa présence. L'office du dimanche, quand j'étais enfant. J'entends encore la voix du révérend Hackson, silhouette de moineau dans sa robe noire, démarche saccadée, gestes heurtés, et sa voix hésitante, engourdie au fond de sa poitrine, un peu plus affermie à chaque phrase, jusqu'à devenir un flot, une houle dont je doutais chaque fois qu'elle puisse un jour finir. Dans le froid de l'hiver, dans le temple mal chauffé, les cheveux encore humides du récurage du dimanche matin, engoncé dans une veste qui me semblait rétrécir chaque semaine, je n'attendais que la fin de l'office, puis la fin du déjeuner familial avec sa rituelle tourte au bœuf, pour pouvoir aller jouer au base-ball. Les mots de ce psaume me demeuraient incompréhensibles.

En fait de fleuves, je ne connaissais guère que l'Hudson, industriel et gris, et je ne voyais pas comment suspendre des harpes

à des saules inexistantes. J'avais tout au plus la vague image des sucres d'orge accrochés aux branches du sapin de Noël que mes parents faisaient l'effort de dresser pour moi chaque année dans notre étroite pièce de séjour. Et si la terre d'exode était un désert, je ne voyais pas comment des fleuves pouvaient alors s'y trouver. Les paroles bibliques ne m'atteignaient guère et je me suis empressé d'abandonner la fréquentation du temple dès que j'ai pu me soustraire à cette exigence dominicale. Il faut croire que les mots creusent parfois des galeries souterraines, mystérieuses, et que ce que l'on croit enfoui, oublié ou perdu à jamais, ne demande qu'à ressurgir au moment le plus inattendu. Ils nous saisissent au col, et on n'y peut rien. À Ellis, les harpes s'étaient tues. Je l'avais enfin compris.

Le temps s'est figé ici, tous sont allés vers leur vie, je suis resté à la mienne, ici à quai, spectateur de ces destinées multiples, témoin de ces heures ou de ces jours de passage qui ont définitivement changé le visage de leur existence. *Welcome to America!* L'attente anxieuse de la bénédiction, de l'acte de baptême, du laissez-passer, du certificat d'aptitude à devenir américain, à la vie, à la mort. Et s'ouvre la Porte d'or... Pour beaucoup, elle n'aura été qu'un portail grinçant et ils n'auront cessé de l'embellir pour les générations à venir. Car aucun miracle ne les attendait ici, sauf celui dont ils seraient les seuls artisans. Un travail dur et mal payé dans le meilleur des cas, un logement insalubre et bruyant, mais la liberté, et la possibilité d'un nouveau départ.

Toutes ces scènes se sont déroulées ici, dans ces espaces aménagés entre les quatre tourelles d'angle du bâtiment d'accueil, avec leur habillage de briques et de surfaces blanches alternées, avec leurs clochetons en forme de bulbe, dont j'imagine

qu'à beaucoup, elles ont rappelé les clochers de leurs terres natales. Pour le reste, nous sommes cernés d'eau, de verre et de métal. Nous n'avons pas d'autre horizon.

11 heures, ce soir.

Avec le temps, le rôle du centre a évolué, tout comme le mien, au gré des responsabilités que j'ai exercées ici. J'ai été simple employé, chargé d'orienter les flux humains d'immigrants à leur arrivée, lorsqu'ils descendaient avec leurs paquets de la barge ou du ferry les transbordant depuis Battery Park, à la pointe sud de Manhattan où accostaient les bateaux, libérant tout d'abord les passagers des première et deuxième classes avec leurs papiers en règle, déjà vérifiés à bord, les hommes en pardessus à col de fourrure et les femmes en chapeaux à voilette et souliers fins.

Ma connaissance de tous les rouages, de la disposition précise des lieux, les quelques propositions que j'ai pu faire pour en améliorer le fonctionnement, la constance et la vigilance dont j'ai fait preuve m'ont permis de monter rapidement en grade, de diriger des hommes, toujours plus nombreux, de résoudre des questions techniques ou administratives, toujours plus complexes. J'ai longtemps occupé la place de second, et lorsque mon prédécesseur a été appelé à d'autres fonctions, on a dû trouver plus simple de me proposer le poste, plutôt que de faire appel à un autre inspecteur en chef, accablé rien qu'à l'idée de devoir vivre ici. Je ne m'y attendais pas et me préparais déjà à me soumettre à un nouveau supérieur, avec ses lubies et ses habitudes auxquelles je devrais m'adapter. J'ai donc accepté, en essayant de ne pas manifester de surprise excessive. Et j'ai vite réalisé que l'exercice d'un pouvoir,

d'une autorité, si minime et dérisoire soit-elle, s'accompagne de silence, de solitude et de réserve quant à l'expression des sentiments. De tels paravents me convenaient parfaitement. J'ai endossé le rôle.

Avec ses couloirs et ses escaliers semblables aux coursives des bateaux que les immigrants viennent de quitter, Ellis ressemble au premier abord à un labyrinthe, à un espace dont je suis à peu près le seul à connaître tous les replis, car chaque corps de métier n'en possède qu'une vision fragmentée qui correspond à son domaine. Partout dans le bâtiment principal flotte cette odeur prenante de crésyl qui m'est si familière que je n'y prête plus attention. J'étais très attentif à l'hygiène et à la désinfection. C'était presque devenu une obsession, j'en conviens, mais avec tous les passagers qui débarquaient ici avec poux, vermine et maladies de toutes sortes, ça s'imposait. Et je ne le sais que de façon trop cruelle.

Les services de l'immigration recherchaient des gens comme moi, j'imagine, dévoués, efficaces. Et pour des raisons que je livrerai peut-être plus tard dans ces pages, si je parviens à y être aussi sincère que je le voudrais, car tout cela me pèse maintenant, j'ai toujours refusé de quitter l'île. Qui, mieux que moi, vivant sur place, maîtrisait l'organisation de ce dédale ? Avec les années, avec la guerre, l'immigration a décliné et les flots d'arrivants ont été remplacés par des troupes à l'entraînement, puis par des prisonniers politiques en attente d'expulsion. À certains, j'ai ouvert la Porte d'or ; à d'autres, j'ai refermé les grilles sur tous leurs espoirs ; pour d'autres encore, je n'ai été qu'un directeur de prison, une ombre passante, silencieuse et austère, dont le pire est toujours à attendre. Servir son pays prend parfois d'étranges aspects, on ne décide pas toujours du visage que l'on présente à autrui.

Nous fermons donc les portes, comme une auberge insalubre contrainte de cesser son activité, ou un hôtel sans clients, trop éloigné des routes fréquentées, ou une prison sans prisonniers, ou tout cela à la fois. Il en a été décidé ainsi par le gouvernement, qui souhaite tourner une page de notre histoire et rendre cette île et ses bâtiments présentables pour le soixante-dixième anniversaire de la statue, celle qui fascine le monde depuis qu'elle est là, dressée dans la baie depuis 1886. Notre symbole, l'œuvre, le cadeau de la France ! Étrange chemin que prennent les choses. Toujours est-il que pendant les deux années à venir, personne ne va ménager sa peine pour lui offrir un anniversaire grandiose, à la hauteur de cet emblème qui n'en finit pas d'éblouir la terre entière. *God bless America!* J'ose à peine imaginer toutes les cérémonies, les commémorations, les discours officiels, les hymnes, les fanfares, cuivres et tambours, claquements de talons, demi-tour, droite, les défilés drapeaux au vent qui vont se succéder. Peut-être me demandera-t-on, vestige parmi les autres, de remettre mon uniforme pour la circonstance, et d'y guider de prestigieux visiteurs, qui viendront se recueillir dans ce lieu qui a vu passer depuis son ouverture plus de douze millions d'immigrants venus de toute l'Europe. Peut-être me demandera-t-on de leur expliquer comment se passaient les choses, de satisfaire leur curiosité et de leur révéler quelques anecdotes poignantes. Pour ça, ils peuvent être rassurés, j'en ai plus qu'il n'en faut. Mais comment imaginer ce qui s'est passé ici, dans ces espaces abandonnés, entre ces carreaux cassés, ces dortoirs déserts et ces pontons vermoulus ?

L'heure n'est plus à rêver. Je reste seul dans ce décor oublié, les derniers employés et le dernier passager sont partis il y a quelques jours ; je me fais l'effet d'un capitaine debout à la

proue de son bateau qui sombre, mais en ce qui me concerne, j'ai déjà fait naufrage depuis longtemps, et je ne sais plus si partir sera déchirement ou délivrance. Le dernier hôte d'Ellis Island vient de quitter le centre, un marin norvégien, roux et taciturne, un colosse, qui errait ici dans l'attente d'une décision de justice. C'est chose faite, il vient d'être libéré, accueilli en terre d'Amérique et prié d'aller se faire pendre ailleurs... L'odeur âcre de son tabac avait fini par m'être familière, nous échangeons quelques mots en nous croisant dans nos déambulations respectives, tous deux conscients d'être là, oubliés de tous sur un îlot délaissé, au bord du monde, chacun de nous enfermé dans son rôle, et décidé à le jouer jusqu'au bout : le suspect étranger et le gardien du camp. Non, j'exagère : je lui ai parfois offert un verre, le soir, et partagé une partie d'échecs avec lui, transgressant les règles les plus élémentaires de ma fonction, mais je ne pourrais dire si ces attentions s'adressaient à lui ou à moi-même. Parfois, la solitude pèse. Nous nous sommes serré la main, entre hommes, quand il est parti, son sac de marin sur l'épaule, cigarette au bec, sans se retourner, vers sa nouvelle patrie. Il était libre. Il a rejoint le bateau et il est parti pour Manhattan. Arne Peterssen. Mon dernier prisonnier.

L'histoire singulière de ce Viking mutique a fini par s'effacer de ma mémoire, comme tant d'autres, et celles qui y sont demeurées ne sont pas les plus heureuses. Pour quelle raison Peterssen était-il longuement resté à Ellis, dans ce face-à-face muet, une sorte de danse d'esquive ou de duel, où chaque adversaire cherche davantage à rompre qu'à avancer ? Je crois me souvenir qu'il avait pris part, dans des circonstances confuses qu'une enquête tentait de démêler, à une bagarre à bord. Un officier s'y était trouvé mêlé, et quelles qu'en soient

les raisons, c'est quelque chose qui ne pardonne pas. La marine norvégienne nous offrait volontiers ce spécimen difficilement contrôlable qui avait demandé la nationalité américaine. Cette requête supposait des investigations complémentaires, des témoignages à recouper, c'est-à-dire une invraisemblable quantité de papiers officiels à en-têtes, tamponnés en tous sens, qui transformaient un soir de bordée d'une triste banalité, avec des quantités d'alcool absorbées dans un de ces bars de port où des femmes en bas noirs prêtent leur ventre à un désir pressé et triste, vite assouvi, en procès languissant aux logiques irréconciliables. En dehors de cet incident, le parcours de Peterssen s'était révélé sans tache, il semblait avoir toujours fait preuve de loyauté et de compétence. Magnanime, l'Amérique avait fini par pardonner cet écart qui ne la concernait pas. De plus, il était apparu que l'officier en question avait sa part de responsabilité dans cette rixe nocturne qui l'avait opposé à ce matelot, dans un de ces lieux où les hôtessees avaient dû en voir bien d'autres.

The Last Guardian of Ellis Island

Gaëlle Josse

Translated from the French by Donald Winkler

The man with the round face and the short hair touches the mid-point of his spectacles above the bridge of his nose and looks around a group of nine boys. Then he says: My name is Georg Heinrich Emmerich. Welcome to the Photography Training and Research Institute.

For 45 years – I’ve had the time to count them – I saw those men, those women, those children, in their dignity and confusion and in their most presentable clothing, with their perspiration, their fatigue, their absent gazes, struggling to comprehend a language of which they didn’t know a single word, their dreams set down in the midst of their baggage. Trunks of wood or metal, baskets, suitcases, bags, carpets, blankets, and within themselves all that remained of a former life, the one they had left behind, and that, not to forget it, they had to keep locked away deep in their hearts so as not to yield to the anguish of separation, to the pain of remembering faces they would never again see. They had to move on, adapt to another life, another language, new signals, new customs, new foods, a different climate. To learn, to learn quickly, and not to look back. I don’t know if for most of them the dream was realized or if they were brutally launched into a day-to-day life that was barely worth the one they had fled. Too late to think about it, there was no going back on their exile.

I remember the day, many years ago now, when the meaning of a few sentences, etched in my memory since childhood, was shown to me in an instant, as if an object one thought to be of no use, but which one kept in the bottom of one's pocket without knowing why, had one day revealed its purpose.

*By the rivers of Babylon, there we sat down, yea,
we wept, when we remembered Zion.*

*We hanged our harps upon the willows
in the midst thereof.*

*For there they that carried us away captive required
of us a song; and they that wasted us required of us mirth,
saying, Sing us one of the songs of Zion.*

How shall we sing the LORD'S song in a strange land?

That psalm of exile came back to me with amazing precision and great suddenness, and I felt as if, in the middle of the night, I had stumbled against an obstacle in a hallway, and only then remembered it was there. The Sunday service, when I was a child. I still remember the voice of Reverend Hackson, his sparrow-like silhouette in a black robe, his halting gait, his convulsive gestures, and his diffident voice lodged deep in his chest, a bit more assertive with each phrase, until it became a flood, a swell that I thought each time would never end. In the winter cold, in the poorly heated church, my hair still damp from the Sunday morning scouring, wedged into a jacket that seemed to shrink a bit more each week, I could hardly wait for the service to end, along with the family lunch with its ritual of beef pie, so I might run off and play baseball.

The psalm's words remained impenetrable to me.

Practically the only river I knew was the Hudson, grey and industrial, and I couldn't see how one might hang harps from non-existent willows. At most, I had a vague picture of candy canes hooked to the branches of the Christmas tree that my parents laboured to decorate for me every year in our cramped living room. And if the land of exodus was a desert, I couldn't see what rivers might be doing there. The biblical words barely touched me, and I stopped going to church as soon as I could spare myself that Lord's Day obligation. You have to believe that words sometimes burrow underground tunnels, mysterious, and that what one thought to be buried, forgotten, or lost forever, is only asking to resurface at the most surprising moment. We are grabbed by the collar, and there's nothing we can do. At Ellis Island the harps had gone silent. Finally, I understood.

Here time had stopped, all moved on with their lives and I was left with mine, standing at the dock, gazing down on those multiple destinies, witness to the hours and days of passage that had changed forever what fate held in store for them. *Welcome to America!* The anxious vigil, waiting for the blessing, the baptismal act, the permit, the certification that would make one an American, for life, unto death. And the golden door swung open... For many it was a creaking door, and they would never stop gilding it for the generations to come. For no miracle awaited them here, other than the one they made for themselves. Hard, poorly paid work in the best of cases; a noisy, insalubrious place to live, but freedom, and the hope for a new beginning.

All those scenes unfolded here, in the areas set up between the reception building's four corner towers, with their facades

of brick and stone, and their bulb-shaped pinnacles that reminded many, I imagine, of the steeples in their native lands. For the rest, we were surrounded by water, glass, and metal. We had no other horizon.

11 o'clock, this evening.

In time the centre's role changed, as did mine, along with my responsibilities. I was a simple employee responsible for putting some order into the human flood of immigrants on their arrival, as they made their way down with their burdens from the barge or ferry transferring them from Battery Park, at Manhattan's southernmost point. There the boats docked, first unloading the first and second class passengers with their papers in order, already verified on board, the men in fur-collared overcoats and the women in hats with veils and fine-leather shoes.

My familiarity with the way things worked and with the exact layout of the site, the few recommendations I had been able to make to improve procedures, the constancy and the vigilance I'd shown, enabled me to rapidly move up in the ranks, managing men, ever more numerous, and solving technical and administrative problems, increasingly complex. For a long time I was second in command, and when my predecessor was posted elsewhere, the path of least resistance was to offer me the position rather than to put out the call for a new chief inspector, who would be disheartened at the very thought of having to live here. I wasn't expecting it, and was already preparing myself to submit to a new superior, with hobbyhorses and habits to which I would have to adapt myself. And so I accepted, trying not to show too much surprise. I soon realized that the exercise of power and authority,

however minimal and insignificant it might be, imposed on one silence, solitude, and where the expression of feelings was concerned, discretion. Such buffers suited me perfectly. I assumed the role.

With its corridors and stairways not unlike the gangways of the boats the immigrants had just left, Ellis at first sight seemed like a labyrinth, a space all of whose recesses I was almost the only one to know intimately, as each trade had but a limited view proper to its own domain. Everywhere in the main building there hovered the clinging odour of Lysol, so familiar to me that I paid it no attention. I was very scrupulous when it came to hygiene and disinfection. It almost, I confess, became an obsession, but with so many passengers disembarking with lice, vermin, and sicknesses of all sorts, it was necessary. I had learned that from experience.

The immigration services sought out people like me, I presume, who were dedicated and efficient. I always refused to leave the island, for reasons I will perhaps disclose further on in these pages, if I can be as honest as I would wish, with so much weighing upon me now. Who, better than me, living *in situ*, could master the configuration of this maze? With the years, and with the war, immigration declined, and the waves of newcomers were supplanted by troops in training, then by political prisoners waiting to be extradited. For some, I threw open the golden door; for others, I barred the way to all their hopes; for still others I was but a prison warden, a passing shadow, silent and severe, from whom the worst was yet to come. To serve one's country may lead one down strange paths, and the face one presents to others is not always a choice freely made.

And so we are closing all the doors, as on an unsavoury inn constrained to cease operation, or a hotel with no clients, too remote from well-trafficked roads, or a prison with no prisoners, or all that at once. This was decided on by the government, which hoped to turn a page on our history and to make these buildings presentable for the seventieth anniversary of the statue, the same that has held the world spellbound ever since it was hoisted up in the middle of the bay in 1886. Our emblem, the work and the gift of France! Things take strange turns. Whatever the case, during the two years to come, no effort will be spared to offer it a grandiose birthday celebration, worthy of this icon that never fails to dazzle the entire world. *God bless America!* I can barely conceive of all the ceremonies, commemorations, official speeches, hymns, fanfares, trumpets and drums, clicking heels, about-turns-to-the-rights, parades with flags fluttering in the wind, that will succeed one another. Perhaps I will be asked, as one relic among many, to don my uniform one more time just for the occasion, and to serve as a guide for distinguished visitors who will congregate at this place that, since its opening, saw more than 12 million immigrants from all over Europe pass through its doors. Perhaps I will be asked to explain to them how things transpired, to satisfy their curiosity, and to share with them some poignant anecdotes. Of those, they may be assured, I have more than enough. But how to imagine what happened here in these abandoned spaces, among these broken panes, these deserted dormitories, and these worm-eaten landing stages?

The time for dreams is ended. I am alone on this forgotten stage set, the last employees and the last passenger left a few days ago; I feel like a captain standing at the bow of a sinking

ship, but my shipwreck is long in the past, and I no longer know whether leaving here will be a trauma or a deliverance. Ellis Island's last guest has just left the centre, a Norwegian sailor, red-headed and taciturn, a colossus, who landed up here while waiting for a judicial decision. It's come down, he's just been freed, welcomed onto American territory, and sent on his way... I'd got used to the pungent aroma of his tobacco, we exchanged a few words when we passed each other in our respective meandering, both aware of being forgotten by all on an abandoned island at the edge of the world, each locked in his role, and determined to play it out to the end: the suspect foreigner and the camp guard. No, I'm exaggerating: I sometimes offered him a drink in the evening, and played a game of checkers with him, violating the most elementary rules of my position, but I couldn't say if these attentions were for his sake or mine. Sometimes solitude weighs you down. We shook hands, between men, when he went off, his sailor's bag over his shoulder, cigarette between his lips, not looking back, on his way to his new land. He was free. He boarded the boat and left for Manhattan. Arne Peterssen. My last prisoner.

The singular story of this mute Viking was wiped from my memory like so many others, while those that lingered on were not the happiest. Why did Peterssen stay so long at Ellis, in this mute standoff, this sort of posturing or evasive dance, where each adversary was trying more to extricate itself than to move on? I think I remember that he had taken part, under obscure circumstances that an inquest tried to clarify, in an on-board brawl. An officer was involved, and whatever the circumstances, that's something not easily forgiven. The Norwegian Navy made us a willing offer of this difficult to control specimen, who sought American citizenship. His request led

to further investigations and testimonies that had to be confirmed, in other words to an unlikely accumulation of letter-headed official papers, stamped every which way. Thus a sadly banal, alcohol-fuelled one-night spree in one of the dockside bars where women in black stockings lend their abdomens to a quickly slaked, urgent and glum desire, was transformed into an interminable trial featuring irreconcilable points of view. Aside from this incident, Peterssen's record was shown to be spotless, and he seemed always to have shown himself to be loyal and competent. Magnanimous, America finally pardoned him this misdemeanour, which was none of its concern. What is more, it appeared that the officer in question bore his own responsibility for the nocturnal fracas that had opposed him to the sailor, in one of those settings where the hostesses must have witnessed a long line of similar spectacles.

Traductions

Emmanuelle Pagano – France 2009

Albanie: Botime Pegi

Allemagne: Wagenbach

Ancienne République yougoslave de Macédoine: Antolog

Bulgarie: Ergo

Croatie: Meandar

Espagne: Lengua De Trapo

Georgie: Elf Publishing House

Hongrie: Mandorla

Pologne: Wydawnictwo Format

Roumanie: Casa Cartii De Stiinta

Serbie: Odiseja

Slovénie: Hisa

Laurence Plazenet – France 2012

Ancienne République yougoslave de Macédoine: Tri

Bulgarie: Colibri

Croatie: Naklada Ljevak

Hongrie: Libri

Lituanie: Gimtasis Zodis

Serbie: Heliks Publishing house

Slovénie: Kud Sodobnos

Isabelle Wéry – Belgique 2013

Albanie: Morava Publishing

Ancienne République yougoslave de Macédoine: Antolog

Bulgarie: Perseus Publishing

Slovénie: Zala Publishing

Gaëlle Josse – France 2015

Albanie: Botime Pegi

Ancienne République yougoslave de Macédoine: Antolog

Bulgarie: Colibri

Croatie: Fraktura

Hongrie: Kossuth Kiado

Italie: Gremese

Serbie: Heliks

Jurys nationaux

France 2009 – **Emmanuelle Pagano**

Coordination: Société des Gens de Lettres de France.

Président: Eduardo Manet, écrivain, dramaturge et cinéaste.

Membres:

Jean Claude Bologne, écrivain, essayiste.

Pierrette Fleutiaux, écrivain, nouvelliste.

Sabine Wespieser, éditrice.

Joëlle Losfeld, éditrice.

France 2012 – **Laurence Plazenet**

Président: Eduardo Manet (CPE)

Membres:

Carole Zalberg (SGDL)

Claire Delannoy (Albin Michel)

Alice Déon (Éditions de la Table ronde)

Philippe Lecomte, Le Livre écarlate, Paris (librairie indépendante)

Belgique 2013 – **Isabelle Wéry**

Coordination: Académie royale de langue
et de littérature françaises

Président: **Jacques De Decker**, Secrétaire perpétuel de
l'Académie royale de langue et de littérature françaises

Membres:

Corinne Hoex, Administratrice de l'Association des
Ecrivains Belges

Monique Dorsel, Membre de la Libre académie de Belgique

Bernard Gérard, Directeur de l'Association des Éditeurs
Belges

France 2015 – **Gaëlle Josse**

Président: **Stéphane Carrière**, éditeur et auteur.

Membres:

Jean Morzadec, journaliste et directeur de
« lechoixdeslibraires.com ».

Stanislas Rigot, libraire Lamartine, Paris.

Eric Lafraise, chef de produit chez Cultura.

Prix de littérature de l'Union européenne

Le but du Prix de littérature de l'Union européenne est de mettre en lumière la richesse de la création littéraire (roman ou recueil de nouvelles) européenne contemporaine, de promouvoir la circulation des œuvres en Europe et de stimuler l'intérêt des citoyens pour des œuvres littéraires en provenance d'autres pays européens.

Les œuvres des auteurs sélectionnés (un par pays participant, ceux-ci étant au nombre de 36 en 2017) ont vocation à toucher un public large et international, au-delà de leurs frontières nationales et linguistiques.

Le prix est financé par le programme Europe créative dont les trois objectifs principaux sont : favoriser la mobilité transfrontalière des personnes travaillant dans le domaine de la culture ; encourager la circulation transnationale des productions culturelles et artistiques et promouvoir le dialogue interculturel.

Procédure de sélection

Les auteurs primés sont sélectionnés par un jury qualifié dans chacun des pays participants.

Ces nouveaux talents européens sont sélectionnés sur la base de critères spécifiés par la Commission européenne, respectant les exigences suivantes :

- Être un(e) citoyen(ne) de l'un des pays sélectionnés
- Avoir publié entre 2 et 4 livres dans le domaine de la littérature (roman ou recueil de nouvelles)
- Les livres doivent avoir été publiés maximum endéans les 18 mois avant la sélection du jury.

Jurys

Les membres du jury sont nommés par les membres nationaux des trois membres du consortium : EIBF, EWC et FEE. Ces jurys nationaux sont composés de 3 à 5 personnes. Le jury rédige un rapport dans lequel il justifie son choix et dresse un portrait détaillé du lauréat et de son parcours. Ce rapport est accompagné d'un extrait du livre primé ainsi que d'une traduction vers l'anglais ou le français.

The European Commission, DG Education and Culture

www.ec.europa.eu/culture

The European Union Prize for Literature (EUPL)
is part of Creative Europe, the EU framework programme
for support to the culture and audiovisual sectors.

More information:

<https://ec.europa.eu/programmes/creative-europe/>

The Consortium

The European and International Booksellers Federation

www.europeanbooksellers.eu

The European Writers' Council

www.europeanwriters.eu

The Federation of European Publishers

www.fep-fee.eu

The European Union Prize for Literature

www.euprizeliterature.eu

Auteurs francophones EUPL



2009 – France

Emmanuelle Pagano – *Les Adolescents troglodytes*

2012 – France

Laurence Plazenet – *L'amour seul*

2013 – Belgique

Isabelle Wéry – *Marilyn Désossée*

2015 – France

Gaëlle Josse – *Le dernier gardien d'Ellis Island*